

Imposteur ou créateur ?

BÉATRICE DE ROCHEBOUËT
bderochebouet@lefigaro.fr

Art ou pur produit commercial gonflé par la médiatisation ? Qu'on l'adore ou qu'on le déteste, on ne peut rester indifférent au phénomène de société qu'incarne Koons, cet as des affaires dont le marketing fait partie de sa stratégie. Avec son *Balloon Dog (orange)*, exemplaire appartenant au magnat de la presse Peter Brant vendu 58,2 millions de dollars, il est devenu depuis un an l'artiste contemporain le plus cher au monde. Une enchère qui a fait monter la valeur des autres *Balloon Dog*: le bleu du philanthrope Eli Broad, le jaune du roi des Edge Fund, Steven A. Cohen, le rouge de l'industriel grec Dakis Ioannou et le rose fluo de François Pinault. Ce dernier brille à Beaubourg avec cinq autres pièces pesant lourd sur le marché prêtées par le propriétaire de Christie's, la maison qui a enregistré le record en 2013 à New York. Mais en privé, on parle d'une transaction à 80 millions de dollars avec le Qatar pour le *Rabbit (lapin) chromé*.

Parfaitement orchestrée, la cote de Koons défendue par lui-même avec les marchands les plus puissants, à savoir Larry Gagosian et David Zwirner, n'a fait que grimper. « C'est la mondialisation du

58,2
millions de dollars
C'est le prix auquel a été vendu
le *Balloon Dog (orange)*
chez Christie's à New York, en 2013.

« marché qui l'a porté, explique l'ex-galeriste parisien Jérôme de Noirmont qui, lors de sa première exposition en France, en 1996-1997, peinait à vendre les *Inflatable Flowers (Fleurs gonflables)* plus de 25 000 euros. *L'Asie, l'Inde et le Moyen-Orient ont pris le relais de l'Europe et de l'Amérique avec un zéro de plus. Tous les riches collectionneurs veulent une pièce de cet artiste novateur qui s'entoure des meilleurs pour construire une œuvre iconique, plus en sculpture qu'en peinture.* »

Mais jusqu'où ira l'envolée ? Garantie trop chère à hauteur de l'estimation de 12 à 18 millions de dollars, la *Moon* jaune (son pendant bleu, prêté par Pinault, est à Beaubourg) n'a séduit personne, mi-novembre, chez Sotheby's à New York. Le moment pour lui de se renouveler ?

« Ce n'est pas la première fois qu'on assiste à un tel engouement de masse dont le désir est de posséder à tout prix. Souve-

nous-nous de l'Europe des Médicis qui a porté Rubens aux nues et des reliques de la passion achetées à grands frais par Louis IX, observe l'ex-ministre de la Culture, Jean-Jacques Aillagon, qui a fait de Koons le roi de Versailles en 2008. Avec une habileté particulière à manipuler les concepts, Jeff est le reflet symptomatique de notre monde, celui de la surconsommation et de la surmédiatisation. »

Parce que le marché l'a fait entrer dans les plus grandes collections, les institutions lui doivent aujourd'hui la reconnaissance. Rien de moins que le Whitney (400 000 visiteurs, son chiffre d'entrée à l'année) et, aujourd'hui, le Centre Pompidou, même s'il ne possède pas une œuvre (seul en France le Frac Aquitaine a acquis les *Aspirateurs* de ses débuts) ! « Devenue une star, Koons a parfaitement assimilé la leçon de Warhol et sa Factory avec ses sujets plaisant au plus grand nombre produits à la chaîne. Il a atteint une telle importance médiatique qu'il ne pourra jamais disparaître, estime le commissaire d'exposition Jean-Hubert Martin, ancien directeur du Musée d'art moderne de la Ville de Paris. *Les musées sont pleins de Meissonnier, ce pompier du XIX^e siècle qu'achetaient les plus riches industriels de l'époque. Et pourtant, on ne le regarde plus.* » Que retiendront de Koons les générations futures ? ■

SON DÉCODEUR DE L'ART

L'artiste vivant le plus cher du monde en quelques mots-clés

ARGENT « L'argent n'est qu'un outil pour créer (...) C'est une belle vie d'être un artiste, un poète, de faire ce qui vous importe et qui vous rend heureux. »

BASKET *Equilibrium* est une série où des ballons de basket (« mâle ») flottent dans un aquarium (matrice). « J'envisage la nature de ce ballon comme masculine (...) Pour ne pas que l'on réduise tout mon travail aux "Hoover" et à la catégorie "ménagère des années 1950", je devais lui insuffler une présence masculine », explique l'artiste à Norman Rosenthal (Flammarion).

COURBET Son œuvre préférée n'est pas une femme, mais *Le Renard mort* du Nationalmuseum de Stockholm.

DIÈTE Mince comme un végétarien accro au sport, Jeff Koons n'est plus le chérubin joufflu de la série *Made in Heaven*.

FAMILLE « Mon père était décorateur d'intérieur, il avait un magasin de meubles. Je travaillais avec lui les week-ends (...) Nous faisons tout en famille, nous avons le sentiment de graver l'échelle sociale et l'avenir s'an-

nonçait meilleur », raconte Jeff Koons à Norman Rosenthal (Flammarion). Père de 7 enfants, il préfère le mot « famille » à « communauté ».

FLAVIN Quand Koons travaille au MoMA, il est très influencé par le département architecture et design. Derrière ses aspirateurs Hoover, des tubes fluo comme Dan Flavin. Au final, une géométrie de couleurs à la Mondrian.

LUXE « L'art n'a rien à voir avec la convoitise pour les biens matériels ; il n'est pas censé servir une espèce d'autoglorification. Faire de l'art ne consiste pas à rechercher le luxe », confie-t-il à Norman.

MÉCÈNES La Gagosian Gallery ouvre la liste des mécènes de l'exposition. C'est elle qui invitait lundi soir chez Georges au sommet de Beaubourg. Au vernissage des prêteurs, dimanche soir, François Pinault posait tout fou avec Jeff devant son *Balloon Dog* rose. Miuccia Prada discutait art avec Bernard Blistène. Poupée en vision rouge, *Almine* Rech et son mari Bernard Picasso ont prêté leur *Metallic Venus* en acier poli miroir, bleu Pompadour. François Pinault invitait ce soir-là chez l'Ami Louis.

MOMA En 1978, le jeune Koons travaille au MoMA, déguisé en « performing artist » avec un gilet en papier et un collier de fleurs. Quand des VIP diplomatiques viennent au musée, le directeur téléphone à l'accueil pour lui demander de s'absenter trois quarts d'heure.

MORT « Je jouis des plaisirs et de la force de la vie. Picasso, si viril, si créatif en ses dernières années est un mentor en ce domaine », nous dit Jeff Koons.

POP-ART Pour sa série *Hoover*, Jeff Koons a parcouru les États-Unis, de Pittsburgh à Kansas City, pour racheter les derniers stocks des fins de série.

TROMPE-L'ŒIL C'est ainsi que la collectionneuse suisse Ulla Dreyfus-Best voit sa *Wrecking Ball* accrochée au bout d'une chaîne d'ancrage (Kunstmuseum de Bâle).

SEXE « Après avoir vu l'Expulsion du jardin d'Eden, la peinture de Masaccio, j'ai voulu réaliser une série à propos de la sexualité qui élimine cette culpabilité et cette honte. Mon ex-femme, Ilona, qui a toujours accepté son corps sans culpabilité et sans honte, avait en elle une immense énergie », confie Jeff Koons à Norman Rosenthal. Résultat cru, poudré et rose en format XXL dans un cabinet interdit aux moins de 18 ans, au cœur de la rétrospective. ■

LA CRITIQUE

Ceux qui détestent Jeff Koons, son univers scintillant, ses ready-made qui racontent l'Amérique comme une pub, ses personnages sortis des comics et ses mariages intergénérationnels entre statuaire antique et gazing balls des banlieues, éviteront la Galerie 1 du Centre Pompidou. Jeff Koons y règne sans complexe, de tous ses miroirs chromés, de toute sa fantaisie « larger than life », de toutes ses extravagances visuelles réalisées avec une minutie maniaque. Sa première rétrospective française brille de mille feux, comme un paysage de néons à Gotham City. On en avait eu un échantillon humoristique et diplomatique via Laurent Le Bon, commissaire de ce « Koons Versailles » qui sema la tempête en 2008. Les grands appartements donnaient un contrepoint extraordinaire à cette projection en 3D du rêve américain. À l'été 2012, la Fondation Beyeler proposa sa vision presque épurée de Jeff Koons, réunissant en une première salle au halo fantomatique ses pièces composées d'aspirateurs à la palette fifties et de tubes fluos. Mariage soudain lumineux du minimalisme d'un Dan Flavin et du pop art, ancré dans le quotidien le plus banal. Ceux qui ont vu la rétrospective cet été au Whitney Museum de New York ont arpenté le monde selon Jeff Koons par petites touches et salles successives. Beaubourg lui offre Paris sur un plateau, car cette Galerie 1 semble un tableau directement accroché dans le ciel. Les quelque 400 sculptures et peintures ne sont pas des inconnues, marché triomphant oblige. Mais Bernard Blistène, directeur du Mnam (Musée national d'art moderne) et commissaire de la rétrospective, met tout son savoir au profit d'une leçon de choses. Le rigoureux cours magistral a ses éclats de fantaisie, comme Popeye au menton trop viril. Chaque chapitre de l'épopée Koons est présenté avec une pédagogie rare. Les trophées de cet Américain amoureux de Courbet sont alignés comme dans une fête foraine. C'est joyeux, kaléidoscopique, bizarre et revigorant. La salle hypersexe avec la Cicciolina y gagne presque l'innocence de la jeunesse. Tout cela devrait faire un malheur. ■



One Ball Total Equilibrium Tank, Jeff Koons (1985). DR.